

Capital et travail. La collaboration de classe dans le mouvement syndical, par VICTOR LEVANT. — ÉDITIONS ÉTINCELLE, Montréal, 1978.

Pierre Harvey

Volume 54, numéro 4, octobre–décembre 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/800799ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/800799ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Harvey, P. (1978). Compte rendu de [*Capital et travail. La collaboration de classe dans le mouvement syndical*, par VICTOR LEVANT. — ÉDITIONS ÉTINCELLE, Montréal, 1978.] *L'Actualité économique*, 54(4), 550–552.
<https://doi.org/10.7202/800799ar>

LES LIVRES

Capital et travail. La collaboration de classe dans le mouvement syndical, par VICTOR LEVANT. — ÉDITIONS ÉTINCELLE, Montréal, 1978.

Dès les premières lignes de l'introduction, l'auteur du présent ouvrage explicite ses intentions : « Mes principaux objectifs sont de faire la lumière sur la nature, les principales caractéristiques et les diverses formes du syndicalisme de boutique, de retracer son origine et son développement en Amérique du Nord en général et au Québec en particulier, d'analyser ses rationalisations théoriques et d'expliquer les principaux facteurs qui lui permettent d'exister » (p. 11). Ce qui est tout un programme ! Dès l'abord, aussi, l'auteur donne une première définition du syndicalisme de boutique : « association *directement* créée, financée et dirigée par l'employeur », ce qui, tout en étant quelque peu restrictif, correspond à la définition généralement retenue. Mais l'auteur ajoute immédiatement que tous les travaux qui portent sur cette question « souffrent des mêmes faiblesses : une confusion entre la forme et l'essence du syndicalisme de boutique et une méconnaissance du concept de domination idéologique » (p. 11). Et nous voilà partis ! Grâce au concept de « domination idéologique » l'auteur pourra faire basculer allègrement tout, ou presque tout le mouvement syndical nord-américain dans la catégorie « boutique ». Sans que ce soit clairement indiqué dans le texte (où rien n'est clair d'ailleurs), seules trouvent grâce certaines organisations comme, par exemple, les I.W.W.

La fameuse « domination idéologique » qui effleure un peu partout n'est jamais analysée comme telle. A la lecture de l'ouvrage on a l'impression que l'auteur en retrace les origines dans l'ouvrage classique de Mackenzie King, *Industrie et Humanité*, et qu'il en suit le développement dans l'apparition d'une part du syndicalisme dit « d'affaires » aux Etats-Unis et au Canada, et d'autre part, du syndicalisme catholique au Québec ! Mais ce n'est là qu'une impression de lecteur, car l'ouvrage est composé de façon telle qu'il est bien difficile d'être certain de quelque chose : juxtapositions à pleins chapitres de citations séparées par trois lignes dues à l'auteur lui-même, longues énumérations de grèves qui ne sont liées les unes aux autres que par le fait que ce sont des... grèves, et même, comme un cheveu sur la soupe aux pages 189 et 190, sans aucun lien avec le texte environnant, « l'Internationale » avec pour faire « académique », en bas de page, la petite note : « Paroles de Eugène Pottier et musique de Pierre Degeyter »,

dans le plus pur style du programme de concert de fin d'année du patronage... L'ouvrage comprend aussi deux appendices portant sur *La fédération canadienne des associations indépendantes*, qui constitue, elle, une très bonne approximation de ce que pourrait être une collection de « syndicats de boutique », au sens que prennent ordinairement ces mots ; mais ces appendices n'ont pas grand-chose à voir avec le texte lui-même, sauf à suggérer que toutes les organisations syndicales nord-américaines sont du même type... Si on essaie de résumer le contenu de cet ouvrage, il se ramènerait à ceci : tout syndicat qui n'accepte pas l'idéologie révolutionnaire est un syndicat de boutique, or, les syndicats nord-américains acceptent le droit du travail tel qu'il s'est développé avec le temps (dont le Code du Travail du Québec), donc tous les syndicats nord-américains (F.T.Q., C.S.N., C.C.T., A.F. of L. et C.I.O., etc.) sont des syndicats de boutique. Une fois que l'on accepte la prémisse, il est bien inutile d'écrire un livre pour démontrer la conclusion : la réponse est déjà dans la question. C'est probablement ce qui donne son caractère difficile à tout cet ouvrage.

Mais au moins, comme « exercice de style », a-t-il quelque valeur ? Car on peut avoir la loi marxiste chevillée au corps et pouvoir quand même effectuer un travail intellectuel de qualité. Ce n'est malheureusement pas le cas ici : le livre est mal construit, d'un simplisme affligeant dans l'analyse, et d'un pédantisme insupportable dans sa forme.

Je n'entreprendrai pas de démontrer ces trois points en détail : le jeu n'en vaut pas la chandelle. Je me contenterai d'illustrer rapidement mon propos. En ce qui concerne la construction de l'ouvrage, j'en ai donné quelques indications plus haut sur l'abus des citations, les énumérations non intégrées à l'analyse et même les corps étrangers. Je me contenterai de citer un autre exemple de cette méthode bâclée. A la page 88, dans une de ces énumérations dont l'auteur est friand, un paragraphe mentionne qu'en « décembre 1918, la Chambre de Commerce des Etats-Unis convoqua (...) un congrès sur la reconstruction des industries américaines », le paragraphe suivant, sans aucune transition, enchaîne : « En avril 1919, l'arrêté en conseil P.C. 670 créait une Commission royale sur les relations de travail ». Outre que l'auteur n'établit pas la relation entre ces deux faits, il omet de mentionner qu'en passant d'un paragraphe à l'autre, il passe des Etats-Unis au Canada. Et tout l'ouvrage est à l'avenant...

L'auteur utilise, en plus, un appareil analytique simpliste. Par exemple, le rôle assigné à l'ouvrage de Mackenzie King est sans proportion avec la place qu'il occupe, en fait, dans l'histoire des relations de travail en Amérique du Nord. Il s'agit, en fait, d'une histoire trop complexe et trop riche pour qu'un livre aussi ennuyeux que *Industrie et Humanité* puisse en être considéré comme une sorte de commencement. En tous cas, pour un marxiste de stricte observance, M. Victor Levant assigne un rôle par trop excessif à l'anti-héros que devient l'ancien Premier Ministre du Canada. A moins de considérer l'histoire comme une sorte de Grand Guignol... ce que M. Levant n'est pas loin de faire avec le *Capital* qui frappe ici et mijote tel coup, le *Travail* qui rétorque par une botte de son cru... Académiquement enfantin ! Tout ceci d'ailleurs avec le pédantisme d'un petit maître ou d'un

jeune casuiste. Presque tous les chapitres commencent par une sorte de formule rituelle : « Je vais, dans ce chapitre faire l'histoire du syndicalisme catholique et dévoiler son caractère de classe » (p. 118). Ou encore : « Nous examinerons la logique de ses théories, nous dévoilerons ses fondements philosophiques et révélerons son idéologie de classe » (p. 55).

En treize pages remplies pour moitié de citations tirées toujours de King, dont il est alors question, ce qui fait six pages à peu près pour « la logique des théories », les « fondements philosophiques » et « l'idéologie de classe ». Un tour de force... Dans ses remerciements aux collaborateurs, M. Victor Levant indique que « Le manuscrit fut (...) présenté à l'Université McGill pour l'obtention d'une maîtrise ès arts en Sciences politiques. Et que depuis il a été révisé et considérablement augmenté pour publication » (p. 7). A l'endos du volume il est dit que M. Levant prépare actuellement une thèse de doctorat en Sciences politiques à l'Université McGill. Si la thèse de doctorat est du même cru que la thèse de maîtrise qui est à l'origine de cet ouvrage, il faudra se poser de sérieuses questions sur la valeur de certains doctorats de cette grande institution académique qu'est quand même l'Université McGill...

Pierre HARVEY,

Ecole des Hautes Etudes commerciales (Montréal)